

Les premiers souvenirs que je garde de mon enfance se déroulent dans une vaste pièce. Un grand tableau était accroché au mur, il représentait une paysanne caressant une chèvre. Dans ce bureau immense, on pouvait voir des enfilades de bibliothèques remplies de livres anciens.

Il y avait un canapé de velours rouge avec des coussins vert tilleul délavés et des tas d'objets posés un peu partout, des statuettes d'Afrique ou de Colombie. Derrière une large table de travail, surchargé de brochures, de revues et de dossiers, trônait un chat en bronze, se tenant debout sur ses pattes arrière, un plateau entre les mains. Il en existait un, identique, dans l'appartement familial.

L'homme qui occupait ce lieu exerçait le métier de psychanalyste. Nous avions rendez-vous chaque semaine, tous les jeudis après-midi. Plusieurs années plus tard, alors que j'avais enfin

osé lui demander d'où venait ce chat, il m'avait répondu que c'était un cadeau de ma mère. Je lui avais dit qu'il avait de la chance.

Il s'était contenté de répondre :

« Oui, en effet. »

Deux fauteuils en cuir noir encastrés de bois, dans lesquels on s'asseyait très profondément, se faisaient face. Au milieu du fatras, trônait un tourniquet rempli de pipes en bois aux formes et aux teintes variées.

D'autres dossiers s'empilaient pêle-mêle, sur les meubles et par terre, mais mon attention était concentrée sur un chevalet en acier, qui soutenait des feuilles blanches de grand format et une réglette sur laquelle des feutres de couleur étaient disposés.

Lorsque, impressionnée par la situation, je cessais de regarder mes chaussures, et que je relevais la tête, il était toujours là, devant moi, et ses yeux de hibou me pénétraient. Son front ample n'effaçait pas la grande taille de ses oreilles, et mettait en valeur les traits de son visage, semblable à un paysage, faisant le récit de toutes sortes d'histoires, de ravins et de voyages.

Son regard posé sur moi est, sans aucun doute, ce qui m'a le plus marquée dans la longue histoire de nos tête-à-tête. Je sentais qu'il était traversé par des émotions et des sentiments contradictoires, ce qui me jetait toujours dans un trouble que je n'ai jamais ressenti avec aucun autre.

J'ai toujours été curieuse de l'infinie variété des sentiments. Pas deux histoires pareilles et, en même temps, on a l'impression que c'est chaque fois la même chose. Un frère, une sœur, un père, une mère, un ami, ça se ressemble dans la forme des sentiments, puisque c'est ce qu'on partage de plus intense au moment où on le vit.

Mais avec lui, c'était différent, je me disais même que c'était exceptionnel, qu'aucun lien n'y ressemblait. C'était fort, et si j'osais le regarder, c'était comme dans une vitrine, lorsqu'on saisit son reflet au coin de la rue. Alors que j'aurais voulu l'observer comme on se contemple soi-même, dans un miroir.

Il restait silencieux durant de longues minutes, et cela ne me pesait pas, au contraire, j'avais confiance.

\*

Pendant toutes ces années, je me suis posé beaucoup de questions sur le côté particulier de notre relation. Rien ne justifiait un tel attachement en apparence, et pourtant... Comment se faisait-il que je puisse aimer autant un homme que je n'étais pas censée connaître ?

Le silence qui régnait entre nous était ponctué par un bruit familier. Il faisait de légers clics en tapant sur le tabac de sa pipe, à l'aide d'un petit outil de métal. Ça formait un son aussi précis que celui d'un métronome.

Il allumait, tirait sur l'embout incandescent, et une fumée ensorcelante flottait à travers la pièce, au-dessus de nos têtes. J'aspirais à pleins poumons pour tenter d'inhaler, à mon tour, un peu de cette brume enivrante.

« Vous avez rêvé, cette semaine ?

— Oui, j'ai fait un cauchemar.

— Vous voulez bien me le dessiner ? »

Dans ces moments-là, tandis qu'il poursuivait son enquête sur ce qui pouvait bien me traverser l'esprit, il avait sur le visage une expression de gros matou perspicace.

Je me levais et m'approchais du tableau, puis, devant la feuille blanche, je choisissais un feutre

rouge pour illustrer le rêve violent que j'avais fait la nuit précédente.

Je commençais alors à dessiner et je repassais plusieurs fois sur la ligne de couleur vive que j'avais choisie. Il guettait avec une attention soutenue le motif qui se formait sous mes doigts. Sans vraiment saisir le sens de nos échanges, je suivais l'impulsion de celui qui cherchait à me percer à jour.

Après les images, venaient les mots, qui défilaient comme à la parade. Avant même qu'ils deviennent les vecteurs de mes émotions, quand ils n'étaient encore que babillage, ils exprimaient quelque chose de moi qui semblait l'intriguer.

Mes silences, les dessins, les quelques mots que j'arrivais à prononcer, étaient autant de signes d'avant le langage que lui seul comprenait. Il savait les reformuler, comme si ce va-et-vient par la parole, ce passe-passe de jongleur était la source d'un langage inconnu des autres, qui n'appartenait qu'à nous.

\*

Il en a été ainsi tout au long de ma vie, jusqu'à sa disparition. Depuis toute petite, il m'a suivie sans que cela me surprenne et sans qu'il

y ait, entre nous, la moindre gêne. C'est tout de même étonnant que je n'aie jamais trouvé bizarre de me retrouver là, face à cet homme dont on m'avait dit si peu.

Notre relation me semblait naturelle. Pourtant, nous savions qu'autour de nous, personne ne pouvait la trouver « normale ». Rien ne justifiait que je me prêle à ces séances de psychanalyse – du ressort de la verbalisation – avant même de savoir parler.

J'ai fini par comprendre que les bébés s'expriment très bien sans utiliser le moindre mot, mais seuls leurs parents, ou ceux qui en ont la charge, les comprennent. Comment se rendre intelligible pour un être qui n'était pas censé appartenir à mon cercle d'intimes ?

Notre dialogue continuait pourtant de se dérouler, tous les jeudis entre 16 heures et 17 heures, dans son cabinet, tandis que ses patients, fébriles, attendaient qu'il leur adresse un léger hochement de la tête pour les inviter à le rejoindre dans son bureau.

Comment avons-nous réussi à établir un lien dans une situation aussi indéchiffrable ? Devais-je justement y voir la preuve d'un lien familial ? Un notaire aurait-il pu considérer que

ces rendez-vous réguliers suffiraient à constituer un « acte de notoriété » ?

Un jour, bien plus tard, j'ai interrogé Lili, ma mère, sur les raisons pour laquelle je devais rendre visite à cet homme chaque semaine. Elle m'avait répondu cette phrase totalement énigmatique pour l'enfant que j'étais :

« Parce qu'il t'a vu naître ! »

Dans l'un des premiers dessins dont je me souviens, il y avait un père, une mère, une petite fille et une maison en feu. C'était un message que je lui adressais, par lequel je l'interrogeais, à ma façon, sur le mystère de notre relation.

Je voyais bien le contraste entre la violence qui se dégageait de mon dessin et l'extrême calme qui guidait ma main traçant les lignes de couleur criarde sur la page blanche. Devenir sage, c'était le but de toute ma vie. Mes silences n'étaient pas seulement liés au manque de mots pour exprimer mes sentiments et mes pensées, c'était aussi un choix, celui d'être sur la réserve.

Au fond, j'ai toujours été une enfant docile qui se délectait du simple plaisir d'obéir, du moins d'en observer la posture. Ainsi, j'aimais tout particulièrement attendre, demeurer suspendue

dans l'espace et le temps, totalement immobile, comme pour l'éternité. Je restais assise des heures durant sur une chaise à côté des adultes qui s'agitaient tout autour. Je n'envisageais de bouger que si on me demandait de faire quelque chose de précis, espérant le moment où je pourrais enfin exécuter l'ordre reçu, la mission à accomplir.

Cette obéissance extrême avait fini par devenir, chez moi, la source d'un épanouissement à nul autre pareil. Grâce à cette discipline, devaient s'effectuer dans mon cerveau toutes sortes de mélanges chimiques, qui reproduisaient la satisfaction ineffable d'une récompense tant désirée. Mais ce n'était pas du masochisme, au contraire, je ressentais, dans ma patience, une telle protection que je me suis convaincue très tôt qu'en étant à ce point discrète, rien ne pourrait jamais m'arriver. Surtout pas ce que je craignais par-dessus tout : l'abandon, la solitude, cette peur panique d'être délaissée par un de mes proches, dont je dépendais de façon existentielle.

\*

Chez nous, il était interdit, comme pour tous les enfants – nous étions trois, ma sœur, mon frère et moi –, d'entrer dans le bureau

de Maurice, notre père, sans avoir obtenu au préalable son autorisation.

À l'inverse, la porte de la chambre de ma mère était toujours entrouverte. J'avais toutes les raisons d'y venir, des tonnes de questions à lui poser, des centaines de mystères à élucider.

Je m'interrogeais, par exemple, sur son comportement à mon égard, et sa décision de me faire analyser si jeune. Il est vrai que la psychanalyse occupait une place centrale dans sa vie et celle de sa famille. Elle avait été suivie par une star de la profession, René Diatkine qui, bien qu'ayant été analysé par Jacques Lacan, était passé dans le camp adverse, au point de créer l'Association de santé mentale du 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris, en 1958.

Dans ma famille maternelle, tout le monde était passé par la psychanalyse, en particulier avec Diatkine. Et Serge, celui qui cherchait à me cerner, en me faisant raconter et dessiner mes cauchemars, était son camarade de route.

L'engagement de ma mère allait au-delà de son seul cas personnel, elle s'était totalement impliquée dans la structure de pédiatres et de pédopsychiatres que les deux célèbres médecins venaient de créer ensemble pour aider les enfants et les adolescents en détresse.

Je me suis quand même toujours demandé pourquoi elle consacrait autant de temps et d'énergie à ces enfants qui lui étaient étrangers, tandis qu'elle s'était débarrassée de moi en confiant la responsabilité de m'élever à une nurse. Par bonheur, cette dernière, Nannie, était la personne pour laquelle j'ai toujours ressenti le plus d'admiration et de respect. J'ai eu la chance d'être tombée entre de si bonnes mains.

En réalité, cette vieille manie de la bourgeoisie de déléguer l'éducation des enfants à des employés avait fini par devenir un atout dans ma vie. J'ai souvent remercié le ciel d'avoir tenu ma mère à l'écart de ce devoir. Elle aurait été incapable de me prodiguer autant d'amour et d'attention.

Je me doutais bien que quelque chose d'impérieux appelait ma mère à se rendre dans le 13<sup>e</sup> arrondissement, plutôt que de rester chez elle à s'occuper de ses propres enfants. Je suis née un an après la création de ce centre, en avril 1959. Mes rendez-vous hebdomadaires avec cet homme n'avaient donc rien d'étonnant.

Dans la guerre des clans qui faisait rage chez les psychanalystes, la figure de Lili était un paradoxe. D'après Diatkine, pour exercer cette profession, il fallait être au moins médecin ou,

mieux, psychiatre. Du côté de Lacan, on préférait appliquer la doctrine opposée, illustrée par la célèbre phrase : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même. »

Six ans avant ma naissance, en 1953, la scission au sein de la Société psychanalytique de Paris avait provoqué le départ des partisans de Lacan. Ce dernier est devenu l'ennemi personnel des membres du clan Diatkine, dont faisait partie mon chasseur de cauchemars.

Comment ma mère, qui n'avait aucune des formations requises, avait-elle pu être accréditée par eux, comme une professionnelle de la médecine ? S'agissait-il d'un passe-droit ? Y avait-il une raison supérieure ?

\*

À peine arrivée à l'adolescence, je me demandais si, pour avoir accès aux hommes, à ces messieurs, il fallait toujours commencer par prendre rendez-vous. C'était d'abord le cas pour Maurice, qui, même pour sa famille, n'était jamais accessible sans passer par sa secrétaire, Mme Charbonneau, sorte de gorgone nichée dans son bureau à l'entrée du couloir, qui protégeait « son académicien ».